

# Commémoration

par Annie CAZENAVE

Vingt ans ! Un anniversaire à célébrer : vingt ans que nous sommes contestés, ridiculisés ! L'entrée dans le deuxième millénaire aurait dû marquer le début de notre désuétude. Car l'anniversaire est datable : la parution en 1999 du livre *Inventer l'hérésie*. Mais datable de l'édition des actes du colloque de Nice, non du colloque lui-même, tenu sous un titre différent, que j'ai oublié.

Car, invitée, j'en ai gardé un assez bon souvenir : dense, intéressant, bien mené par l'organisatrice, Monique Zerner, avenante et nous régaland des spécialités niçoises. Elle m'avait demandé un article que, trop prise par le soin de ma mère malade s'ajoutant à mon travail au CNRS, j'avais refusé. A la parution elle m'a envoyé un exemplaire, que j'ai rangé sans lire (puisque j'avais assisté aux débats) et je l'en ai remerciée. Quelque temps après, Anne Brenon m'a téléphoné : « Tu as vu ce qu'elle dit de toi ? ». Surprise, j'ai lu une attaque assez vive, mais fondée sur une absurdité : je me suis, narquoise, fait un malin plaisir de la relever par une moquerie dans mon article de l'Hommage à Jean Duvernoy. Fin de l'histoire. Je ne passe pas ma vie à taper sur le même clou.

Mais je reste intriguée par le changement de ton durant l'année séparant les débats lors du colloque et la parution des actes, affublés, de façon révélatrice, d'un titre nouveau. Que s'est-il passé entre temps ? Lors des discussions, Dominique Iogna-Prat, « spécialiste des écrits de clercs » (vaste programme au XIII<sup>ème</sup> siècle !) avait posé la question, pertinente, mais non neuve, de la fiabilité d'écrits émanant d'adversaires. Personne n'avait eu alors la présence d'esprit d'objecter qu'elle était rendue caduque par la trouvaille du Père Antoine Dondaine : dans le fonds du couvent supprimé de Florence leurs écrits mêmes, dont le Livre des deux Principes. Et d'ailleurs la cécité continue : ces « historiens de métier », comme ils s'en targuent, ne sont pas des philosophes. En revanche Dominique Iogna-Prat est venu assister au colloque de Mazamet, organisé par Anne Brenon dans l'espoir d'une réconciliation.

Invitée à Nice comme appartenant à l'université Paris I, je n'ai retrouvé en Provence aucun de mes amis occitans. Leur absence ne m'avait alors pas frappée. Je reste intriguée : que s'est-il passé entre les débats de Nice et la parution des actes, rédigés dans une orientation nouvelle, que signifie un titre nouveau, devenu étendard ? Qui a retourné Monique Zerner, saisi l'opportunité d'une attitude provocatrice qui ferait briller cette vieille histoire d'un éclat nouveau dont ils recevraient les rayons ? Car de cette nouveauté découle un courant, baptisé « déconstructionniste » par Michel Roquebert : il l'a combattu avec l'alacrité du journaliste qu'on lui reproche d'avoir été (mentionnons au passage qu'il a d'abord enseigné et, licencié de philosophie, qu'il a emprunté ce concept et ce titre à Derrida, dont je doute fort qu'aucun de ses détracteurs l'ait lu).

Et ce n'était que le début. Débarque en effet maintenant une cohorte anglophone. Pauvres provinciaux, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle et Napoléon Peyrat, nous nous disputons, catholiques, protestants, francs-maçons, athées, mais allégrement entre nous, girondins et jacobins, en français et en langue d'oc. Cette histoire fait partie de notre identité. Elle nous est confisquée. Ces universitaires étrangers s'emparent de nos manuscrits et traitent avec hauteur un « avocat » (en fait, juriste) et un journaliste. Or, ils ignorent Nelli, qui pourtant correspond à leurs critères : universitaire, il a fait une thèse (brillante, mais n'allons pas imaginer que l'écho leur en soit parvenu). Pourquoi ? En fait, ces « savantasses » comme aurait dit mon père (docteur lui aussi d'ailleurs, mais scientifique, donc modeste) ne sont que des tâcherons : ils choisissent un manuscrit, et l'étudient, lui seul - comme on cultive des tomates hors sol. Et il est probable qu'ils travaillent sur microfilm (l'a-t-on assez reproché à Duvernoy !) loin de ces paysages, et des livres, histoire ou même romans, qui en parlent avec amour.

Que savent-ils de la société où vivent ces *boni homines* et *bonae feminae* qu'ils se refusent à appeler « cathares » - mais ils n'usent pas davantage des noms qu'on leur donnait, « hérétiques revêtus » ou « amis de Dieu » - sans parler d'évêque, fils majeur ou fils mineur ? Ils ne connaissent même pas dom Vaissette ! Savent-ils ce qu'est une coseigneurie ? Ce que sont les liens du sang et du clan ? Et, nés dans une démocratie paisible, ils pensent naïvement que le comparant dit la vérité à l'inquisiteur dont dépend son sort.

Après tout, que nous importe ? Certes, les occitans refusent d'être traités comme quantité négligeable. Héritiers d'une longue et douloureuse histoire, elle fait partie de leur identité, je dirais même, dans une perspective jungienne, qu'ils en ont gardé une conscience collective. Et l'évêque de Pamiers, Monseigneur Eychenne (né à Pamiers) est allé à Montségur faire repentance au nom de l'Eglise catholique : « Tuer n'est pas dans l'Évangile ».

Ces comportements arrogants seraient négligeables s'ils n'étaient l'indice d'une consternante transformation de l'université française : par tradition elle était circonspecte, aimant les discussions mais à fleuret moucheté, peut-être lente et un peu timorée, mais courtoise et de bonne compagnie. De nos jours on se presse, on parade dans les médias, on se pousse en avant pour faire parler de soi, sans souci d'éborgner au passage : les récents scandales dans les revues médicales en font preuve. Heureusement les disputes entre historiens ne peuvent avoir de conséquences fatales !

Elles peuvent cependant se révéler toxiques : selon la dernière nouveauté érudite les « cathares » n'ont pas existé. Les cathares appartiennent à l'imaginaire. Anne Brenon a bien organisé un colloque : « Les cathares, l'édifice imaginaire », mais il s'agissait de l'imaginaire projeté sur les cathares, non de l'inexistence de l'hérésie elle-même. Elle serait une invention des clercs. Leurs traités, rédigés dans leur paisible retraite et empruntant à des écrits antérieurs, seraient une fabrication. Cela ne semble pas avoir été le cas de Rainier Sacconi, ni d'Alain de Lille. Ils exposent le dualisme avec clarté.

On peut qualifier les inquisiteurs de fanatiques, par anachronisme de mentalité, non de paranoïaques. Ainsi, durant plus d'un siècle des générations d'hallucinés se seraient succédées sur le siège d'un tribunal d'Inquisition, envoyant au bûcher et en prison et vouant à la ruine des malheureux, victimes de leurs fantasmes. Le plus virulent des anticléricaux n'aurait jamais imaginé cette obsédée constance dans l'élucubration. Car le tribunal agit, embourbé dans la réalité. Bernard Gui montre dans son récit des étapes de l'édification des Jacobins un esprit pragmatique et rationnel. Rationnelle, en effet, telle apparaît la procédure qu'appliquent les inquisiteurs : en quête du vrai, leurs questions sont précises : où, quand, comment et avec qui ? Et ils mènent une enquête policière : il s'agit de débusquer les hérétiques, qu'ils traquent dans leurs refuges, en arrêtant et faisant parler leurs complices. Bernard Gui s'exclame qu'il anéantira l'hérésie en anéantissant les hérétiques. La méthode, redoutable, a réussi.

Pour finir sur une note risible, je conseille d'aller voir sur le site d'Alessia Trivellone la bande dessinée *Alice au pays des cathares* qu'elle a fait faire à ses étudiants : une pauvre fille crie en vain qu'elle est innocente, dans les images suivantes on la torture, elle avoue. Cette bande dessinée amuserait beaucoup des élèves de sixième. Pauvre université de Montpellier !